

Le centenaire de la Première Guerre mondiale en Allemagne

Bilan d'étape



Par

Markus Pöhlmann

historien militaire, Université de Potsdam

Le paradoxe du centenaire allemand tient au contraste entre le rôle fondamental joué par le pays dans la guerre de 14-18 et la place relativement marginale occupée jusqu'à présent par le conflit dans la conscience collective. Les raisons en sont facilement identifiables : pour les Allemands, la Grande Guerre était, et restera certainement, la Deuxième Guerre mondiale – avec ses nombreuses victimes, ses crimes contre l'humanité, la destruction et longue partition du pays. Toutefois, les manifestations mémorielles de 2014 ont inauguré un important tournant dans la conscience collective. Celui-ci sera examiné dans cet article sous trois aspects : la politique, les recherches historiques, enfin les institutions culturelles et les media.

Politique

Dans quelques années, quand les doctorants en histoire se pencheront sur les cérémonies internationales du centième anniversaire du début de la Première Guerre mondiale, ils ne manqueront pas de s'interroger sur deux points : premièrement, la longue incertitude quant à la participation officielle du gouvernement allemand, deuxièmement le caractère modeste de cette participation face aux contributions internationales. Pendant des mois, historiens et journalistes sont restés médusés devant les budgets dont disposaient les commissions nationales en France et en Grande-Bretagne – sans parler de la mise en place, tout aussi étonnante, de telles commissions. Pendant des mois, on s'interrogea sur le lieu des apparitions du président Joachim Gauck et de la chancelière Angela Merkel, et sur ce qu'ils auraient à dire.

Il devint bientôt évident que cette incertitude formait en elle-même le programme. Le ministère des Affaires étrangères, notamment, s'ingéniait à minimiser autant que possible l'événement historique, afin d'éviter un débat supposément gênant sur les sujets brûlants des « responsabilités » et des « crimes de guerre ». En 2014, la recherche d'une présence officielle de la République fédérale sur internet pour le centenaire ne menait qu'à une page, bien cachée et d'une remarquable banalité, sur le site du Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge [Service pour l'entretien des sépultures militaires allemandes]. Le Volksbund est, certes, une institution honorable, qui joue un rôle important. On peut toutefois douter qu'il soit en mesure de devenir la plateforme nationale du travail de mémoire en 2014.

Pour leurs apparitions officielles, le président et la chancelière s'en tinrent visiblement aux rendez-vous obligatoires. Aucun des discours prononcés à ces occasions ne rentreront dans l'histoire de la rhétorique politique en Allemagne. Le président Gauck s'est toutefois rendu dans trois lieux symboliques en Belgique et en France, le Hartmannswillerkopf, Liège et Louvain. Pas un seul de ces trois lieux n'a eu, à l'époque, la moindre importance dans la mémoire collective de la République allemande. Les apparitions du président ont été bien menées et pleines d'empathie.

La chancelière qui, comme le président, a grandi en RDA, a visité les lieux de mémoire belge Nieuwpoort et Ypres. Dans son discours d'inauguration de l'exposition temporaire du Musée historique allemand, à Berlin, elle a admis que dans sa jeunesse, elle savait « peu de choses sur la Première Guerre mondiale ». La déclaration était honnête, mais la politique de son ministère des Affaires étrangères n'a pas contribué à améliorer les connaissances des jeunes de 2014.

Rétrospectivement, la politique de l'autruche pratiquée par l'élite politique au niveau national en vue du centenaire reste discutable. Elle ne peut s'expliquer que par la méconnaissance historique des élites elles-mêmes, car un consensus international sur l'état du savoir s'est établi depuis longtemps sur de nombreux sujets embarrassants. Une autre explication réside dans les calculs de la Realpolitik : contrairement aux présidents Sarkozy et Hollande, et au Premier ministre Cameron, les responsables allemands n'avaient rien à gagner, en politique intérieure, d'une instrumentalisation et d'une exaltation de la mémoire nationale. Il n'y avait en Allemagne ni élection présidentielle ni référendum sur l'indépendance de l'Écosse. Seule l'escalade de la crise actuelle en

Ukraine et au Proche-Orient en juillet et en août a évité à l'élite politique que son manque de clairvoyance historique et sa réticence à faire un pas vers ses partenaires internationaux ne deviennent patents.

Les guerres sont certes des événements nationaux, mais la mémoire se déploie aussi – et même surtout, dans un système fédéral comme la République allemande – au niveau des Länder et des communes. Les responsables politiques s'y sont montrés mieux préparés. Ainsi, le thème a été abordé dans tous les centres de formation politique des Länder. Les Länder frontaliers de la Belgique et de la France se sont montrés particulièrement actifs. La Rhénanie-du-Nord-Westphalie a présenté le programme de loin le mieux coordonné et le plus fourni.

Recherches historiques

Pour mettre en évidence la contribution de la recherche historique à l'année 2014 en Allemagne, le mieux est de s'intéresser tout d'abord à la production livresque. La présentation proposée ici ne s'apparente pas à une critique scientifique, comme une recension, mais tente d'esquisser un tableau des intérêts et des spécificités de la production allemande. Si le gouvernement fédéral a eu en 2014 une attitude incertaine et attentiste, on ne peut en dire autant du marché du livre. Toutes les maisons d'édition universitaires et grand public ont abordé le centenaire de façon stratégique et se sont emparé du sujet. Pourtant, le marché a été dominé, du début à la fin de l'année commémorative, par un seul ouvrage : la monographie d'histoire diplomatique de l'australien Christopher Clark, *Les Somnambules*, parue en traduction allemande en septembre 2013. L'intérêt du livre tient à sa prise en compte du caractère

multipolaire de la crise de juillet 1914 – et les critiques développées plus loin ne peuvent lui retirer cette qualité. Clark est aussi un bon exemple de la possibilité de réussir une présentation d'ensemble juste, malgré l'utilisation parfois sélective des sources. Aucune des publications citées ci-dessous n'a égalé en vivacité et en multiplicité des points de vue la description faite par Clark de la crise de juillet, non plus d'ailleurs que sa notoriété ou ses chiffres de vente.

Cette remarque vaut pour la synthèse de Herfried Münkler sur la guerre *Der Große Krieg. Die Welt 1914-1918* [La Grande Guerre. Le monde 1914-1918]. Münkler a la réputation d'être un expert éloquent et télégénique de la théorie de la guerre, ainsi qu'un intellectuel, qui se considère volontiers comme un membre de la *strategic community*. Jusqu'ici, il ne s'était pas fait connaître par des travaux sur la Grande Guerre, il peut donc être considéré plutôt comme un journaliste doté d'une conscience stratégique prononcée sur le sujet. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage aurait gagné à être plus modeste : si Münkler avait consacré à ce thème déjà très étudié un essai percutant de 200 pages, au lieu d'une synthèse de 928 pages, il se serait certainement assuré une place dans les bibliographies futures sur l'Empire allemand en 14-18. Tel quel, malgré quelques interprétations piquantes, son livre semble se contenter de surfer sur la vague médiatique.

La synthèse volumineuse du provocateur Jörg Friedrich, *14-18. Der Weg nach Versailles* [14-18. Le chemin de Versailles] démontre elle aussi que le flair pour les sujets historiques porteurs ne suffit pas. Il y a quelques années, Friedrich avait présenté un livre controversé sur les victimes allemandes des bombardements alliés de 1939-1945. Dans son nouveau livre, il n'aborde pas la guerre par le début, comme Clark, mais

par la fin – Versailles. Le style est extravagant, le révisionnisme est stupéfiant. Ainsi, il met en parallèle les crimes de guerre des Allemands en Belgique et ceux des Russes en Prusse orientale. Il compare la violation de la neutralité belge par l'Empire allemand à la situation de la Grèce face aux pays de l'Entente. Il renvoie dos à dos la guerre sous-marine allemande et le blocus allié. Toutes ces idées sont légitimes et stimulantes pour la recherche. Malheureusement, elles sont présentées ici sous forme véritablement polémique et assez peu réfléchie. Les 1000 pages du livre de Friedrich ont été emportées par la tornade médiatique nommée « Christopher ». Le quatrième de ces volumineux ouvrages est celui de Jörn Leonhard, *Die Büchse der Pandora* [La boîte de Pandore]. Ce livre présente tous les avantages et les inconvénients typiques des publications universitaires allemandes : la construction est très conventionnelle, quoique réussie. L'auteur maîtrise la bibliographie et décline consciencieusement les tendances dominantes de la recherche. Il s'intéresse aux structures, non aux acteurs, et centre son travail sur la dimension mondiale de la guerre et sa dynamique totalisante. Comparé à celui de Friedrich, son texte semble parfois légèrement pontifiant et l'auteur évite soigneusement de faire ressortir une thèse.

À côté de ces imposantes monographies, de nombreuses maisons d'édition ont cherché à rééditer d'anciennes synthèses, ou à proposer des livres adaptés au grand public. Dans l'ensemble, ces ouvrages ne se sont guère distingués par un concept innovant. Au contraire, ils ont consacré le règne de l'approche culturelle dominante, concentrée sur des sujets comme l'expérience ou la mémoire. Bien sûr, cette approche est regrettable uniquement lorsque les débats sur la dimension politique de la guerre restent bloqués aux acquis post-fischeriens des années 1980 et que toutes les questions militaires deviennent, au mieux,

périphériques. L'ouvrage de l'historienne française Élise Julien, *Der Erste Weltkrieg* [La Première Guerre mondiale] est un cas extrême, car s'il est exemplaire dans la présentation des aspects culturels de l'histoire de la guerre, il ignore trop ou ne traite que marginalement des thèmes essentiels comme l'armée, la stratégie, la conduite de la guerre, l'économie ou l'armement.

Les beaux livres ont pour l'essentiel reproduit les archétypes des images traditionnelles. Dans l'ensemble, les éditeurs ont peu pris en compte les avancées de l'*iconic turn*. Ainsi, il ne restera pas probablement pas grand-chose des publications du centenaire, mis à part les livres de Clark et de Leonhard. Les autres n'auront été que des marchandises saisonnières plus ou moins ambitieuses.

Les manifestations scientifiques programmées à l'occasion du centenaire ont été innombrables. Une attention particulière a été portée à la perspective locale, régionale et frontalière. L'intérêt pour les événements du siècle dernier est particulièrement vif là où se trouvent des monuments aux morts et dans les régions où d'étroites relations sont entretenues avec les voisins européens. Parallèlement, les grandes manifestations internationales – un colloque de la fondation Volkswagen à Hanovre et un colloque du centre d'histoire militaire et de sciences sociales de la Bundeswehr à Potsdam – ont été consacrées aux liens entre guerre mondiale et mondialisation.

Une autre bonne surprise est venue des activités scientifiques sur internet, au premier rang desquelles figure le projet de numérisation *Europeana 14-18* lancé par l'Union européenne [<http://www.europeana-collections-1914-1918.eu/>], qui a eu un bon écho en Allemagne et a ouvert de nouvelles voies d'interaction entre la recherche spécialisée et

les citoyens. L'encyclopédie anglophone *1914-18 Online. Encyclopedia of the First World War* [<http://www.1914-1918-online.net/>] est financée par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (Fondation de recherche allemande). Les contributions sont de qualité inégale et l'évolution du projet reste à surveiller. Enfin, les Archives nationales ont numérisé plusieurs fonds d'image et les ont mis à disposition avec une licence *Creative Commons*.

La tournure des débats scientifiques des pages culturelles a été, dès le début, déterminée par les *Somnambules* de Clark. Le grand spécialiste de la guerre mondiale, Gerd Krumeich, avait loué cet ouvrage « décoiffant » dans une première critique parue dans le *Süddeutsche Zeitung*. Il s'est probablement trouvé moins bien disposé les mois suivants, car les développements de Clark contredisaient assez nettement ses travaux. La thèse de Clark, invitant à ne pas se concentrer uniquement sur l'Empire allemand dans la recherche des causes de la guerre, a semblé stimuler d'autres scientifiques. Dans un appel commun publié par le quotidien *Die Welt*, les historiens Sönke Neitzel, Dominik Geppert, Thomas Weber et la journaliste Cora Stefan ont critiqué le repli sur soi allemand quant aux questions des responsabilités dans le déclenchement de la guerre. La polémique lancée par ce groupe des quatre fut d'abord largement ignorée, avant de prendre soudainement de l'importance à partir de l'automne 2014 – pour être considérée comme le manifeste d'un groupement révisionniste. Parmi les tenants universitaires de la responsabilité allemande, la prise de distance bienveillante, pendant l'été, avec les thèses de Clark, s'est changée peu à peu en critique intransigeante. Clark a été de plus en plus présenté comme le pionnier d'une supposée révision de la culpabilité allemande de 1939. Ce

durcissement est allé de pair avec le manque d'argument des néo-fischeriens centrés sur l'Empire allemand. Ils ont dû soudain se défendre face à des représentants – souvent plus jeunes – d'une histoire diplomatique plaidant pour une prise en compte de la dimension internationale de la crise de 1914 et présentant des recherches basées sur d'innombrables sources. Parmi les critiques, le professeur émérite de Berlin Heinrich-August Winkler, qui ne s'était pas fait connaître jusqu'ici pour son expertise sur la Première Guerre mondiale, s'est particulièrement distingué en reprochant à Clark et au groupe des quatre des « tendances nationalistes » dans le *Süddeutsche Zeitung*. La fin du centenaire 14 a marqué le déclin du débat sur la part de responsabilité allemande dans la guerre de 1914. L'année à venir montrera si les critiques de Clark sont en mesure d'étayer scientifiquement leur position, ou si les attaques de 2014 ne constituaient que les derniers tressaillements des néo-fischeriens.

Institutions culturelles et media

Les media et les institutions culturelles ont fait preuve d'un large intérêt, précoce, rafraîchissant et durable. Pendant l'été, le programme de l'hebdomadaire *Die Zeit* a signalé une bonne douzaine d'expositions. La mise en place d'expositions temporaires dans les musées militaires de Dresde, Ingolstadt, Rastatt et Wilhelmshaven était prévisible. Les musées financés par l'État fédéral, comme le Musée historique allemand de Berlin et le Centre national d'art et d'expositions de Bonn, ont aussi présenté des expositions sur la guerre mondiale. Les productions télévisuelles ont donné l'impression de constituer un programme obligé des plus conventionnels. Les téléfilms d'envergure, comme la trilogie

controversée sur la Seconde Guerre mondiale, *Unsere Väter, unsere Mütter* [Nos pères, nos mères], ont fait défaut en cette année 2014. Les programmeurs des chaînes semblent être restés fidèles aux thèmes habituels du national-socialisme et de la Seconde Guerre mondiale : Hitler fait de l'audience – pas Hindenburg.

La remarque vaut pour leurs collègues du cinéma, chez qui l'écho de la Première Guerre mondiale a été presque nul. On aurait pu chercher en vain des productions nationales ou européennes équivalentes à celles d'un Bertrand Tavernier. La lenteur d'Hollywood à découvrir la Première Guerre mondiale peut s'expliquer par le commencement plus tardif du centenaire pour le marché américain, en 2017. En attendant, nous devons nous contenter de la niaiserie kitsch de Steven Spielberg, *Cheval de guerre*, sorti en 2011.

À la radio, où le livre de Clark a été intensément débattu, la production la plus remarquable a été la série d'émissions *Kriegssplitter – Der Weg in die Katastrophe* [Éclats de guerre – vers la catastrophe] sur la radio nationale Kultur, dans laquelle Herfried Münkler présentait chaque jour un document sur la crise de juillet, en le remettant en contexte. Les récits de Münkler se sont détachés de la masse des émissions, par la façon dont il a redynamisé une histoire diplomatique très conventionnelle grâce à un format d'émission innovant.

Il faut signaler enfin l'intérêt et l'empathie pour la Première Guerre mondiale manifestés par la très riche scène théâtrale allemande, dans ses programmations et ses spectacles exceptionnels, comme des lectures scéniques ou des débats. En novembre, alors que la plupart des media et des institutions culturelles se tournaient déjà vers d'autres sujets, l'un des groupes allemands les plus connus à l'international, les Einstürzende Neubauten, a surpris par son album concept *Lament*.

Bilan

Pour un observateur belge, français ou britannique, la commémoration nationale allemande doit sembler relativement faible et post-héroïque. Toutefois, l'intérêt des historiens et du public a été important et foisonnant. Réduire le centenaire allemand au débat autour de Christopher Clark – et donc à la question des causes de la guerre -, ou même subodorer un complot visant au dédouanement moral des Allemands, démontrerait une incompréhension des signes du temps. L'important pour la communauté historique, en 2014, était de développer la conscience du grand public sur l'omniprésence et les effets à long terme de la guerre dans tous les domaines de la vie en Allemagne. La guerre mondiale n'a pas été seulement l'événement surplombant et étatique que nous ont rabâché les manuels scolaires. Elle a saisi tous les groupes sociaux et les individus, avec une cruauté lourde de conséquences. Une prise de conscience de cette dimension en Allemagne serait un grand progrès.

Les moralistes de l'histoire politique allemande pourraient tourner leur attention vers certains aspects préoccupants, notamment l'orientation largement occidentale des activités commémoratives. On aurait pu chercher en vain en 2014 des cérémonies réunissant les Allemands, les Russes et les Polonais, par exemple en Mazurie, à Łódź ou Saint-Pétersbourg. D'ailleurs, elles se seraient probablement perdues dans le tourbillon politique provoqué par l'agression russe contre l'Ukraine, ou auraient été annulées. S'il est un devoir historique et politique en lien avec la Grande Guerre pour l'année qui vient, il est de soutenir les activités des scientifiques et des populations civiles d'Europe

centrale, d'Europe de l'Est et des Balkans, visant à une réévaluation critique du rôle de la guerre pour ces pays dans un contexte européen.

Car une chose est sûre : en Allemagne non plus, le centenaire ne s'arrêtera pas avec l'année 2014. Il vient de commencer et nous accompagnera, sous différents auspices et à travers diverses orientations thématiques, jusqu'en 2019. Le centenaire est un travail de longue haleine.

Traduit de l'Allemand par Anne-Sophie Anglaret



